

Un pape philosophe

[La Presse, 3 avril 2005]

Jean Grondin

Professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal

Chacun sait que ce grand pape qui nous a quittés hier aura été un incomparable génie médiatique et un mystique tout à la fois, un vigoureux et efficace combattant du totalitarisme, un ami des arts et un acteur, un extraordinaire pèlerin doué de nombreux charismes, dont celui des langues, mais il ne faudrait pas oublier qu'il fut aussi, sinon d'abord, un philosophe.

Après avoir été ordonné prêtre en 1946, il est allé à Rome pour y faire un doctorat sous la supervision du Dominicain français Garrigou-Lagrange, l'un des grands défenseurs du thomisme, sur le thème de la foi dans l'œuvre du mystique espagnol, saint Jean de la Croix. C'était un doctorat de théologie (1948), mais après être retourné en Pologne, il a poursuivi des études de philosophie qui l'ont amené à défendre une thèse (1953) à l'université catholique de Lublin sur l'éthique du penseur allemand Max Scheler, qui défendait une éthique des valeurs centrée sur la valeur suprême de la dignité humaine. On peut facilement y reconnaître un thème qui a dominé tout son pontificat, ses encycliques et son engagement, mais dont les racines étaient d'abord philosophiques. Il est ensuite devenu professeur d'éthique sociale et de théologie morale au séminaire de Cracovie et à l'université de Lublin. S'il n'avait pas été nommé évêque en 1958, il serait donc resté un professeur de philosophie toute sa vie. Mais même après être devenu évêque, il a continué à donner des cours de philosophie.

Devenu pape en 1978, il a soutenu activement la création, par ses amis polonais, d'un Institut des sciences de l'homme à Vienne qui se vouait au dialogue philosophique entre l'Est et l'Ouest. Il était né de rencontres, encouragées par le Cardinal Wojtyla (même s'il n'y assistait pas), qui s'étaient tenues à Dubrovnik à la fin des années 1970 et auxquelles participait notamment le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer. Intéressé par Gadamer, j'ai participé à l'une de ces rencontres au printemps de 1981, dix-huit mois après l'accession de Jean-Paul II au Saint Siège et

quelques mois seulement après le formidable sursaut du mouvement de Solidarnosc.

Les Polonais étaient nombreux à Dubrovnic cette année-là, avides qu'ils étaient de partager leurs expériences et de savoir comment l'Ouest considèrerait leur mouvement. Il ne faisait aucun doute aux yeux de tous ces Polonais que ce fut la visite de Jean-Paul II dans sa Pologne natale en 1980 qui fut à l'origine du mouvement de libération qui allait finir par mettre un terme à la guerre froide : sa présence avait rassemblé des millions et des millions de pèlerins qui se sont alors avisés de leur force politique. Il y avait à Dubrovnic un ami très proche de Wojtyla, le Père Josef Tischner, philosophe brillant et plein d'humour, qui venait de rendre visite à son ami à Rome, tout surpris, nous disait-il, de se savoir maintenant infaillible!

C'est à l'instigation de l'Institut des sciences de l'homme, et de ses amis polonais, que des débats philosophiques ont été organisés à Castelgandolfo, sa résidence d'été, pour que le Saint Père puisse y discuter de philosophie avec les grands penseurs de notre temps, dont Gadamer, Emmanuel Lévinas, Paul Ricoeur et le montréalais Charles Taylor. Wojtyla y confirmait sa passion de la philosophie qu'il allait étaler une nouvelle fois dans sa belle et profonde encyclique, *Fides et ratio*, « Foi et raison », où le disciple de Scheler rappelait l'importance de la formation philosophique pour notre temps. Et c'est un titre hautement philosophique qu'il a choisi de donner à son dernier livre, paru cette année, *Mémoire et identité*, qui sera maintenant son testament.

En 2002, lorsqu'il apprit la mort du philosophe Gadamer, à l'âge de 102 ans, il fit parvenir un télégramme de condoléances – geste assez exceptionnel de sa part, je suppose, car Gadamer était protestant – au président de la conférence des évêques de l'Allemagne, Karl Lehmann, lui-même élève du philosophe Martin Heidegger. Il y saluait le grand humaniste qu'il avait eu l'honneur de rencontrer à Castelgandolfo, « dont il admirait l'honnêteté dans la recherche de la vérité et le respect pour les valeurs de l'héritage chrétien ».

Jusqu'à la fin, il est donc resté philosophe. À nous maintenant de nous incliner devant le puissant amour de la sagesse de Karol Wojtyla, devant son honnêteté si communicative dans la recherche de la vérité et son exemplaire promotion des valeurs de notre héritage philosophique. L'humanité vient de perdre l'un de ses meilleurs penseurs.